

MacEWAN, Grant, *French in the West/Les Franco-Canadiens dans l'Ouest*. Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1984. 219 p. 11,95 \$.

Jean Pariseau

Volume 39, numéro 3, hiver 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304383ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304383ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pariseau, J. (1986). Compte rendu de [MacEWAN, Grant, *French in the West/Les Franco-Canadiens dans l'Ouest*. Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1984. 219 p. 11,95 \$.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 39(3), 430–432.
<https://doi.org/10.7202/304383ar>

MacEWAN, Grant, *French in the West/Les Franco-Canadiens dans l'Ouest*. Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1984. 219 p. 11,95\$

J'aurais tellement préféré écrire un compte rendu louangeur sur ce sujet qui me tient tant à coeur. Mais, tel que je l'avais fait pour le travail de l'historien James MacGregor dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* (juin 1977: 103-105), je me dois à nouveau de diagnostiquer un cancer presque généralisé.

Tout ce que dit MacEwan est loin d'être mauvais et je ne veux surtout pas lui prêter de mauvaises intentions. Mais, comme le font la plupart de ses congénères, il étudie le problème à partir du «dehors», ne réussit pas à pénétrer la croûte qui distingue la nationalité canadienne-française de celle qui se dit *Canadian*, et interprète rarement les faits historiques à partir du «dedans».

De fait, on peut se demander pourquoi l'auteur aborde le chapitre 2: «De Cartier à Montcalm - la naissance d'une nouvelle communauté», si ce n'est dans le seul but de rappeler au lecteur que le piètre effort français en Amérique s'est soldé par la conquête britannique. D'ailleurs, l'évocation des seuls exploits de Champlain, de Radisson et de Des Groseilliers - les plus racontés dans les

manuels d'histoire - sont loin de rendre justice à tous les explorateurs français qui ont parcouru le continent nord-américain. L'auteur sait-il que pas moins de 30 États des États-Unis ont été découverts par des Français? Pourquoi ne fait-il que mentionner en passant la cinquantaine de forts situés dans les limites de la partie ouest du Canada et dans le centre-nord des États-Unis? En outre, les silences sont parfois plus éloquents encore que l'histoire racontée. L'auteur ne dit pas, par exemple, que la poignée de marchands et aventuriers de la Nouvelle-Angleterre et de l'Écosse, venue conquérir le commerce des fourrures, s'est enrichie grassement (sinon crassement) aux dépens des voyageurs canadiens-français et des Indiens. Pourquoi ne pas dire simplement que les dits voyageurs ont montré, par leur dur travail mal rémunéré, combien moins intelligents ils étaient que leurs patrons?

Malgré l'apport de l'historiographie récente, dans laquelle la majorité des historiens s'accordent à dire que l'incident de la Rivière-Rouge en 1869 n'était pas une révolte, l'auteur continue de l'appeler une «insurrection» (p. 128), une «révolte» (p. 142). Mais contre qui les Métis se sont-ils révoltés? Personne ne saurait prétendre que c'était contre la Couronne britannique, tout de même! Contre qui, alors? Contre la Compagnie de la baie d'Hudson? On sait que le gouverneur Semple était incapable de gouverner depuis quelque temps; c'est ce qui a poussé les Métis à se donner un gouvernement provisoire. Mais peut-on appeler ce geste une «révolte»? Est-ce contre le gouvernement du Canada, qui a envoyé des arpenteurs et un lieutenant-gouverneur? Il est indiscutable que les Métis se sont objectés à ce que les arpenteurs fassent leur travail sans tenir compte des divisions de terres existantes, de même qu'ils ont empêché le lieutenant-gouverneur désigné de s'installer chez eux. Mais est-ce cela une révolte dans le sens politique du mot? Peut-on vraiment dire que «le territoire était en pleine guerre» (p. 152)? D'ailleurs, l'auteur admet que «Riel a les pleins pouvoirs» (p. 166). Le résultat de l'exécution de Thomas Scott est donné en détail sans cependant que l'auteur n'en explique jamais la cause première: la crainte des Orangistes de l'Ontario de se voir cerner par des Canadiens français catholiques au Québec et au Manitoba.

Ce n'est qu'au chapitre 10 que l'auteur aborde enfin, quoique rapidement, les questions soulevées par la fédération canadienne et l'Acte de l'Amérique du Nord britannique. La question scolaire du Manitoba est étudiée en détail mais celle des Territoires du Nord-Ouest y est à peine effleurée, et toujours dans le sens que la lutte de la minorité francophone était vouée à l'échec dès le début. Jamais n'y lit-on une citation quelconque à l'effet que, par grandeur d'âme, la majorité (anglophone) aurait dû protéger la culture et les droits de sa minorité (francophone) comme le faisait la majorité (francophone) du Québec pour sa propre minorité (anglophone). L'auteur a-t-il jamais su qu'au moment de la victoire de la Compagnie de la baie d'Hudson sur la Compagnie du Nord-Ouest (1821), la langue française avait été parlée presque partout au nord de la région formée par une ligne tirée entre Winnipeg et Edmonton? Il est grand temps que lui et ses congénères le sachent, afin qu'ils cessent d'avoir honte inutilement pour les Canadiens d'expression française.

«La lutte contre l'assimilation pour la sauvegarde d'une culture», abordée au chapitre 12 - titre qui caractérise on ne peut mieux la vie des Franco-Canadiens dans l'Ouest - n'a mérité que huit pages et demie, alors que l'histoire des quelques familles venues directement de France en a valu autant. On effleure

à peine quelques éléments de la vie littéraire de l'Ouest canadien, malgré la publication récente d'un excellent livre à ce sujet par la même maison d'édition.

Avant d'entreprendre la lecture du texte français je me demandais pourquoi on avait publié le texte original (anglais) côte à côte. J'en ai bien compris la raison, cependant, lorsque j'ai souvent été obligé de me référer à l'original pour comprendre la pensée de l'auteur! La traduction n'est pas des plus heureuses en de nombreux endroits et les bourdes sont nombreuses. Et si le travail du traducteur a été difficile, que dire de celui du réviseur de texte?

La majorité des histoires populaires publiées dans l'Ouest sont remplies de demi-vérités et de préjugés, en ce qui concerne les Canadiens français. A moins que nous ayons recours à des historiens professionnels de la trempe de Donald B. Smith, je suis on ne peut plus persuadé, tel que je l'avais déjà écrit au sujet du travail de James MacGregor, qu'il nous incombe à nous, Franco-Canadiens de l'Ouest, d'écrire notre propre histoire. Une dernière remarque s'impose, cette fois à l'endroit des éditeurs: celle d'assurer dorénavant la révision d'un texte historique semblable par un historien compétent.

*Service historique
Défense nationale*

JEAN PARISEAU